

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

FANTASIA

Simple mouton de Panurge, je me mêle à la foule de mes concitoyens, qui remorquent vers le Grand-Camp leurs « moitiés » plus ou moins... authentiques.

La population urbaine et suburbaine émigre en masses compactes pour admirer les rosses étiques et les jockeys bariolés, qui se disputent les lauriers du turf et les sympathies des *bookmakers*.

Les véhicules bizarres, les calèches somptueuses, les voitures de toutes sortes et de toutes catégories, défilent bruyamment à travers les caravanes pédestres.

Pêle-mêle sur la voie publique : les grisettes au nez retroussé, les matrones aux formes opulentes, l'ouvrier endimanché, le paysan fier de sa tenue antédiluvienne, le « gommeux » rayonnant et frisé, se confondent en une cohue pittoresque et multicolore.

Les uns n'emportent pour tout bagage qu'une fleur à la boutonnière et un cigare aux lèvres ; les autres, prévoyants et plus positifs, dissimulent dans leurs larges poches de reconfortantes munitions.

L'on s'éparpille un peu dans tous les sentiers du Parc et le gazon flétri de l'hippodrome est bientôt envahi par une multitude, jalouse de contribuer par sa présence à « l'amélioration de la race chevaline » (lisez : détérioration de la race humaine.)

Le monde assis dans les tribunes, le *demi-monde* juché le long des barrières dans des carrosses de louage, échantent force coups de lorgnettes et force remarques désobligeantes.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit
PAR J.-M. GUBIAN

XV Encore du sang

(SUITE.)

Dans une salle étroite, malpropre et enfumée, est réunie la fine fleur de la crapule. Une odeur âcre, indéfinissable, mélange infect de culots de pipes et d'éjaculations d'ivrognes, saisit à la gorge et soulève le cœur.

Toutes ces têtes repoussantes sont en délire, l'orgie est à son comble, c'est l'apogée du crime !

Détournons un instant les yeux, ce spectacle donne le vertige.

Trois ou quatre tables sont garnies de baveurs campagnards. Les uns dorment sur la table, les autres, soutenant à peine leur tête appesantie par l'ivresse, promènent sur la cohue infernale un regard stupide. Les malheureux, n'ont pas même conscience du lieu où ils se trouvent ni du danger qui les menace.

L'un d'eux, voulant payer sa consommation, laissa tomber une pièce de cent sous sur le carrelage du bouge.

En entendant ce bruit métallique, cinq ou six bandits, à figure sinistre, se mirent à ramper sous les tables jusque vers le paysan. Presqu'aussitôt, le banc sur lequel il était assis, violemment soulevé, bascula et fit perdre l'équilibre au malheureux, qui roula lourdement sur le sol.

La commotion avait été telle, que la victime de cette brutale agression resta étendue sans mouvement. La tête avait porté contre un angle de la table, le sang ruisselait à flots sur le carreau !...

Ces deux « frères ennemis » sont pourtant reliés entr'eux par les allées et venues des *sportmens* étiquetés d'une carte d'entrée.

Madame X^{***}, inventorie d'un coup d'œil jaloux et dédaigneux la toilette tapageuse de Mademoiselle Y^{***}, sans se douter que la même bourse a soldé les deux notes de la couturière.

Les clans se forment, les conciliabules s'établissent. L'on reconnaît ce cher monsieur Chose, flanqué de la gracieuse madame Chosette ; puis le jeune Machin, escorté de l'aimable Machinette...

Les présentations s'effectuent, les saluts se croisent, les poignées de main s'échangent, des monceaux de banalités se débitent, c'est un brouhaha, un bourdonnement indescriptibles.

Les ombrelles de ces dames ondulent ingénieusement pour atteindre ce double but : garantir le visage, sans voiler les merveilles de la coiffure.

Dans l'enceinte, où le populaire est parqué, le laisser-aller et la *bonne franquette* établissent promptement leur empire.

Le paletot, devenu insupportable, est jeté négligemment sur le bras, le gilet en rupture de boutons, laisse bâiller la chemise, tandis que les mouchoirs de poche flottent, à la manière arabe, sous la coiffe des chapeaux.

Enfin, le tintement de la cloche annonce que les antagonistes vont entrer en lice.

Le programme porte d'abord : dix chevaux engagés ; l'on en voit apparaître un, puis deux... et c'est tout.

Cet imposant escadron précipite néanmoins sa

C'était horrible à voir !

Mais les voyous n'ont pas l'habitude de s'arrêter en si beau chemin : en un clin d'œil sa bourse fut enlevée. Puis, afin de donner le change sur l'action infâme qu'ils devaient en commettre, ils s'empressèrent autour du paysan pour lui prodiguer des secours. Chacun de ces vauriens proposait un remède plus efficace. Enfin l'un d'eux déclara que cet homme était tombé parce que *l'air lui avait manqué* !... Donc, il lui fallait de l'air. Incontinent, un voyou le saisit par les pieds, un autre par les épaules, comme pour le porter dehors et lui donner des soins. Mais une fois le seuil du lupanar franchi, ils traversèrent un terrain vague y attendant, puis ils lancèrent l'infortuné dans un trou tapissé de tessons de bouteilles et d'immondices !...

Cette fosse avait près de six mètres de profondeur !... La victime roula horriblement mutilée et les deux bandits s'éloignèrent à toutes jambes.

XVI

Complot et guet-apens

Rentrons dans le coupe-gorge où grouille la lie que nous connaissons.

Si les deux Bérard, Ventre-d'Osier et Jeannette n'ont pas été acteurs dans la scène hideuse que je viens de décrire, c'est qu'une question du plus haut intérêt s'agite en ce moment à leur table. Deux autres voyous sont venus prendre part à la discussion. Écoutons ce que raconte l'un des nouveaux arrivés, nommé Joannis.

— Donc, comme vous le voyez, le *choppin* (1) en vaut la peine. Dans une heure il passera devant l'abattoir. Il serait bientôt temps de s'approcher du bal, car il faut bien qu'il danse, le *négo* (2).

— Certainement, répondirent à l'unisson les voyous.

— Bien entendu, continua l'orateur, qu'il faut surveiller le

(1) Le vol.

(2) Négociant.

course vertigineuse : un jockey est immédiatement désarçonné. Le cœur palpitant, nous nous demandons avec angoisse si le second pourra maintenant arriver *premier* ?

En moins de temps qu'il n'en faut... pour aller à Philadelphie, l'heureux champion surgit au détour du bouquet d'arbres ; son cheval, qui semble avoir des ailes, en profite pour courir du train d'une volaille esquivant les agaceries d'un matou fallacieux.

L'un portant l'autre, le quadrupède et son écuyer dépassent le poteau et rentrent au *pesage*, suant, soufflant, éternuant, renaclant en duo.

Une longue ovation leur fait oublier les fatigues du triomphe, et l'on passe au *steeple-chase handicap*.

Quelle course ! corne de licorne !

Quinze chevaux sont alignés sur le programme : trois haridelles se présentent pour disputer le prix.

Je me frotte cordialement les mains, savourant à l'avance les péripéties de cette lutte de centaures.

De ma place je les perds bientôt de vue, et la respiration haletante, le cou tendu, je guette le moment où ils vont réapparaître.

Afin de tuer le temps, je tire la *Décentralisation* de ma poche, et je rouge un article de *dom Garnier*.

Je relève les yeux : rien encore !

Pour achever d'occire les heures, mon voisin, un *gentlemen rider* distingué, me raconte l'histoire du *Petit Poucet*... avec gravures.

L'horizon étant toujours vierge de nuages de poussière, j'allume un *septcentimédemidos*.

Il était à peine consumé, que des bravos frénétiques

quai. Comptons : deux sur la chaussée, un sur le trottoir, et deux pour faire *gaf* (1). Ça fait cinq. Le sixième le *buttera*. Ça ira comme ça, approuva la bande.

Afin de rendre cette conversation intelligible pour le lecteur, il est utile de nous transporter dans un caboulot de la rue du Bâlier, où, deux heures auparavant, était attablé ce Joannis qui pérorait actuellement, au milieu du groupe que j'ai esquissé.

Il était seul dans un coin, en face d'un verre d'eau-de-vie. L'établissement, mal famé du reste, était presque vide. Le voyou paraissait inquiet, ou du moins impatient, car ses yeux se dirigeaient à chaque instant du côté de la porte.

Evidemment, il attendait quelqu'un.

Soudain un sourire, cyniquement bestial, entr'ouvrit ses lèvres flétries. Une femme venait d'entrer dans le tabagnon et se dirigeait vers lui.

C'était une de ces créatures abjectes à la voix rauque, au geste effronté, au teint décoloré. Momie de vingt ans ridée par la débâche et puant le patchouli. Elle portait une boîte et un sac de jetons. C'était une *chineuse*.

— Eh bien ? interrogea le voyou, lorsqu'elle fut près de lui.

— L'affaire va comme sur des roulettes. Le grand François et le bossu l'ont *arrapé* (2). Ils vont l'amener ici. Le *meg* a déjà *avalé*, il marchera carrément (3).

— C'est bien. As-tu d'autres détails sur cet individu ?

— Oui. C'est un marchand de chevaux de Lons-le-Saunier. Il a parlé de se mettre en route, malgré qu'il est tard, pour aller faire une commission à la Mulatière, et de revenir demain matin prendre le train de Paris.

— Quand tu l'as vu payer son courtier, combien lui restait-il à peu près ?

— Je te l'ai déjà dit : cinq billets de mille et trois ou quatre cents francs en or et monnaie.

— Bon. Veux-tu boire un verre ?

(1) Faire le guet.

(2) Ils l'ont amorcé.

(3) L'individu a déjà bu, il se laissera plumer.

annoncent que les coureurs redeviennent visibles à l'œil nu.

Ils passent devant moi, rapides comme des fiacres ! Tout en bondissant, l'un des jockeys allume son cigare au mien, me remercie à la hâte... et redisparaît dans un tourbillon de vélocité.

Inouïs!... prodigieux!... ils tiennent tous la corde ! et entament le second tour de piste.

En attendant leur retour définitif, je m'étends sur le gazon à l'ombre d'un marchand de coco et je ne tarde pas à clore ma paupière.

Le lendemain matin, une vigoureuse salve d'applaudissements me tire de mon extase en accueillant le résultat de cette joûte fantastique : quels chevaux ! quels cavaliers ! aucun n'a lâché la corde, ils sont vainqueurs tous les trois!!!

Brisé par ces émotions hippiques et jugeant la race chevaline suffisamment améliorée, je quitte le ring au moment où l'on va procéder aux dernières courses, destinées à améliorer également... les locomotives et les télégraphes.

TONY DIMBERT.

BINETTES LOCALES

LE VIEUX GÂTEUX

Pendant qu'avec des pincettes on m'en tient un spécimen à une distance exigée par l'hygiène, j'essaie d'esquisser ses traits principaux et de donner une physionomie générale de ce personnificateur du plus grossier sensualisme.

Je braque ma lorgnette, attention. — Celui auquel ce titre s'applique, a généralement vu s'accomplir au moins soixante fois le tour de cadran des saisons. Son visage est boursoufflé, les chairs sont flasques et pendantes, l'appendice nasal depuis longtemps fleuri, fructifie... la bouche quelque peu démeublée, révèle des goûts plus que... prosaïques, l'œil est terne, le regard sans vie, allangui par l'excès des plaisirs d'un autre âge, et le crâne dénudé, quoiqu'ayant une tendance visible et marquée pour la stérilité possède plus de cheveux que son cœur de sentiments délicats.

C'est à l'absence de ces derniers qu'il doit une fortune aussi considérable que rapide, acquise en exploitant une tannerie quelconque de peaux de grenouilles, ou le commerce lucratif des éponges imperméables. — Retiré des affaires, c'est vers la bonne chère et les plantureux repas qu'il a tourné

sa convoitise, aussi l'abus des plaisirs de la table l'a-t-il gratifié d'un énorme embonpoint, égalé seulement par l'outrecuidance que lui donne le vernis de considération dont il est entouré. — Mais cette brillante enveloppe ne dissimule qu'imparfaitement sa déplorable nature, qui n'est que le réceptacle de vices invovables et de la plus abjecte dépravation. Lorsqu'il sort de table l'appétit satisfait, un autre plus impérieux s'éveille alors en lui; sourd aux conseils de la nature qui lui prescrit la mesure et le repos, il ne craint pas de puiser dans un breuvage souvent dangereux une vigueur que ne trouveront jamais ses organes épuisés et surmenés. Après l'absorption de ce philtre volcanique, sa face émaciée s'injecte, ses narines se dilatent, ses lèvres frémissent, et ses prunelles depuis longtemps sans éclat s'illuminent soudain de lueurs fugitives et lubriques. Il est alors animé de transports frénétiques dont un sanglier en rut ne peut donner qu'une idée aussi faible que les convictions de certains plumitifs. Tourmenté par une idée fixe, ce Nemrod nocturne va sans vergogne frapper à la porte de ces pauvrettes, qui trouvent dans le travail la force nécessaire pour supporter courageusement une misère pénible mais honorable. Ce suborneur, qui par son âge serait largement leur aïeul ne rougit pas de leur offrir au prix du déshonneur, une vie facile alimentée par un pain trempé de honte.

Le plus souvent, repoussé avec les égards qu'il mérite, irrité de ces refus, il se rabat sur ces vierges faciles, mais tarées, qui déploient et mettent en jeu les ressources multiples de leur arsenal de séductions, afin d'augmenter sa convoitise et de tirer profit d'une fortune follement gaspillée. Lorsqu'elles le jugent arrivé au paroxysme de son ardeur factice et sénile elles feignent de s'abandonner, convaincues de lui laisser des motifs plus que suffisants pour assiéger les cabinets de certains spécialistes; Ah ! si je disais tout.... Si, comme autrefois, le feu céleste venait anéantir ceux qui se rendent coupables d'un acte aussi dégradant, que de surprises nous seraient réservées....

Enfin, à l'heure où l'honnête homme se repose des orages de la vie dans les joies de la famille, qu'entouré de l'estime publique et de l'affection des siens il termine sa carrière avec la satisfaction profonde du devoir accompli : le vieux gâteux abandonné de ses compagnons de débauche des deux sexes, renié par ses proches, méprisé de tous, et conspué de toutes parts, finira comme cet ustensile de ménage auquel nous devons notre potage quotidien et dont on jette les débris à la caisse aux ordures.... et ses glandes lacrymales racornies, tarées et plus desséchées que le Sahara ne secrèteront pour verser sur son sort malheureux mais mérité, qu'une larme unique aussi brûlante que le mal qui le dévore....

Bourrelé de remords, rongé par le mal et le remède, jetant dans un même sac à malédictions Esculape et l'humanité, les bandages herniaires et les cantharides, il ne s'alimentera pendant ses derniers jours que de sombres pensées arrosées de regrets plus ou moins poétiques, et ce mélange aussi peu substantiel qu'éminemment hygiénique n'enflammera de ses facultés éteintes, que celle du souvenir de l'époque, hélas ! bien éloignée, où ses premières affections étaient promptement et victorieusement combattues par l'emploi des simples et le concours de l'....

R. BORISTE

TRIBUNE DU PARNASSE

DÉSESPOIR

Adieu ! tel est le mot qui sur ma bouche expire ;

Je pars et sans retour !

Gaîté, bonheur et joie, ivresses, doux sourire,
Vous n'avez eu qu'un jour !

Le destin me frappa de ses terribles armes
Fit mon cœur se serrer ;

Et vous dirai-je vrai ? je n'avais plus de larmes
Quand je voulus pleurer.

Chantez, riez démons, noirs esprits des ténèbres ;
Dans votre antre embrasé

Sautez en rond, dansez des macabres funèbres,
Mon bonheur est brisé !...

Que Lucifer pour roi, votre cour soit en liesse,
Que vos corps calcinés

Se tortillent de joie et pâment d'allégresse,
Vous n'êtes pas damnés !

Car sur la terre aussi nous possédons des flammes
Que vous ne savez pas.

Elles brûlent les cœurs et consomment les âmes,
Les damnés sont en bas.

Rallumez vos flambeaux ! recommencez la danse !
Bravo ! roi Lucifer !

Car ce n'est pas chez vous qu'existe la souffrance,
C'est ici qu'est l'enfer !...

JULES FIQUENEL.

Pour satisfaire à la demande de quelques uns de nos lecteurs, nous proposerons chaque semaine à leur sagacité, un logogriphe, une charade, ou un mot carré.

Nous commençons le feu dès aujourd'hui :

— Non.

— Tant mieux. D'ailleurs tu en as déjà jusqu'à la cravatte. Allez, rompez tortue, et tâchez de *turbiner* (1).

La créature se contenta de lever les épaules en ricanant et sortit faire une ronde dans les cafés.

A peine la fille soumise eut-elle franchi le seuil du taudis, que trois individus y firent leur entrée.

Il y avait le grand François et le bossu désignés par la chineuse. Le troisième n'était autre que Dominget, marchand de chevaux à Lons-le-Saunier. Ce dernier paraissait être dans un état d'ébriété très accentuée. Tous trois s'assirent bruyamment en demandant un bol de vin à la française.

Le grand François portait le costume des voyous à la hauteur : paletot en velours anglais et chapeau flambarde, chemise de percale, historiée de têtes d'animaux, boutons de manchettes en fer galvanisé et pantalon gris collant sur le jarret. Derrière le jarret se tenait un boule-dogue, aux crocs aigus, à l'œil sanglant. Digne compagnon et précieux auxiliaire du voyou colosse qui l'avait dressé.

La mise de Dominget était celle des négociants forains : étoffe solide, coupe ample. Son visage ouvert, ses manières dégagées, lui donnaient un air avenant. On disait de lui : c'est un bon réjou.

Le bossu était vêtu en paysan des environs de Lyon. Il parlait à tout propos de ses terres, de son bétail, en vrai connaisseur, en remêlant le patois dauphinois à quelques bribes de mauvais français. Son maintien, sa gaucherie, ses exclamations naïves, auraient trompé plus d'un matois.

Il jouait son rôle en conscience.

Le grand François et Dominget riaient à se rompre les côtes des cocasses inepties de leur compagnon. Celui-ci les regardait bouche bée comme pour deviner la cause de cette convulsive hilarité.

Au plus fort des rires et des quolibets, le voyou nommé Joannis, resté seul après le départ de la chineuse, se leva en

(4) Travailler.

baillant longuement, comme un désœuvré atteint de nostalgie, et s'approcha de la table des trois buveurs en gaîté.

— Eh ! l'ami, dit-il, en s'adressant au bossu, voulez-vous faire une partie avec moi ? En disant ces paroles, il posa sur la table trois cartes grasses, pliées en cintre.

A cette proposition, le prétendu paysan leva sur le voyou ses petits yeux gris, aux paupières rouges et fatiguées, et lui demanda d'un air bête : « Comment que ça se joue, ce jeu-là ? »

— Rien de plus facile, répondit Joannis, en retournant une carte ; vous voyez ce valet de trèfle ?

— Oui.

— Eh bien ! je le retourne et je le fais passer là, là ; elle est là, là et là, la voilà !...

En récitant ces adverbies avec une prodigieuse volubilité, ses deux mains voltigeaient avec dextérité sur les trois cartes qu'il faisait passer rapidement de droite à gauche et du milieu sur les côtés. Quand il en eut ainsi interverti l'ordre primitif, il dit au bossu : « Dix francs que vous ne savez pas où elle est, la carte ? »

— Le valet de trèfle ? exclama le paysan, d'un ton moqueur.

— Mais oui, mon bonhomme.

— Il est là, dit le bossu, ce n'est pas bien malin.

Ce disant il retourna le valet ci-dessus indiqué, et ajouta sur une intonation goguenarde : « Eh ! l'ami, vous me devez dix francs. »

— Ah ! mais non. C'était seulement pour vous faire comprendre le jeu. Dès l'instant que vous n'avez rien parié, je ne vous dois rien.

— Avez-vous seulement les dix francs pour jouer à de bon ?

Le voyou fronça le sourcil comme blessé de cette question, plongea la main dans la poche de son pantalon et en retira une poignée de pièces de cent sous. Puis il en prit une et la laissa tomber sur la table en disant : elles ne sont pas en carton, ceusses-là ! Tenez, continua-t-il, en voilà deux ; couvrez-les, je tiens la partie.

Le faux paysan tira lentement de la poche intérieure de sa

veste une longue bourse de toile écrue et la plaça entre ses genoux. Il tira alors, toujours sans se presser, deux pièces de cinq francs, et les posa sur celles de son compère en lui disant : « Ça y est, je tiens pour dix francs. »

Le voyou commença ses évolutions de cartes. Le bossu semblait suivre d'un œil vigilant ces différentes passes. Lorsque le banquiste eut terminé, le pseudo-paysan lui dit : « C'est bien mêlé, ça ; le diable n'y reconnaîtrait pas ses petits. »

— Ah ! mon brave, riposta le compère, voilà le chiendent. Tâchez de vous débrouiller.

Le paysan retourna la carte de gauche. C'était bien le valet de trèfle.

— Non de D... ! s'écria le banquiste, en jouant un dépit colérique, quelle veine il a, ce paquand (1). Mais j'espère bien que nous en faisons une autre ?

— Oh ! tout de même, fit le bossu d'un air narquois, en glissant dans sa bourse les dix francs qu'il venait, soi-disant, de gagner.

La revanche fut nécessairement favorable au bossu, qui paraissait au paroxysme de la jubilation. Cette comédie à souricière dura près d'une demi-heure. Il gagna presque constamment. Enfin le banquiste, feignant la plus grande consternation, déclara, tout penaud, qu'il ne lui restait plus qu'une pièce de deux francs et qu'il la gardait pour souper.

— Oh ! pour ce qui est du souper, moi je le paie, dit le bienheureux bossu, en se frottant les mains d'un air bonasse, je ne suis pas si regardant.

— Vous ne vous cassez rien, j'espère, répondit le voyou avec dédain ; Dieu merci, continua-t-il, en relevant la tête d'un air superbe, je ne suis pas encore à fond de cale. Je suis connu, dans ce quartier, et si vous me donnez seulement cinq minutes, j'en trouverai de la monnaie.

— Allez, dit Dominget, d'une voix avinée, en intervenant : moi je vous ferai une partie.

— C'est entendu, répondit le voyou radieux. Et il sortit.

(1) Campagnard imbécile.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Sans pudeur et sans mon dernier,
(Baissez les yeux, enfant, sur votre guimpe.)
Car mon premier,
Gentil courrier,
Sans mon second, remonte dans l'Olympe
Avec ses ailes pour coursier.

H. THERMAC.

Nous publierons dans le prochain numéro, l'explication de ce mot carré.

SALMIGONDIS

Depuis longtemps la presse locale ne cesse d'exciter les capitalistes pour la création d'un Alcazar d'été, digne de la seconde ville de France.

Cette croisade a enfin porté ses fruits.

Une indiscrétion nous procure le plaisir de donner à nos lecteurs un aperçu des merveilles qui vont éclore d'ici au printemps prochain.

Il ne s'agit rien moins que de fonder à Cuire, dans la vaste propriété du restaurateur Coron, un immense palais du plaisir.

Tous les fastueux décors de l'Alcazar, la luxuriante verdure des grands bois, les guirlandes parfumées, les bosquets mystérieux, l'enivrement de la danse, du chant et de la musique, la féerie des fêtes vénitienes seront réunis dans l'enceinte de cette Capoue lyonnaise, éclairée à giorno.

Un lac, alimenté par le Rhône, sera creusé et cimenté.

Cette miniature, de 600 mètres de surface, pourra recevoir toutes les embarcations à l'usage des régates. Des joutes seront organisées et conduites par la fine fleur des athlètes nautiques.

A un moment donné, la pièce d'eau disparaît, le fond de ce lac devient un plancher chorégraphique, et la fête se termine aux accords d'un orchestre d'élite.

Attendons jusqu'au printemps. Sans nul doute, la faveur du public récompensera la grandiose conception de notre célèbre restaurateur. Lorsque de telles hardiesses d'initiative ont pour but de relever notre cité aux yeux des étrangers, on ne peut qu'applaudir des deux mains.

Nous prédisons à cette magnifique création un succès certain et complet.

* *

La femme jolie, mais sans âme, est une image sans vie. On passe, on admire et tout est dit. Par contre, il est des femmes laides, si sublimes de cœur, qu'elles nous font haïr les belles.

* *

L'amour, aujourd'hui, c'est la caisse
Où le banquier met son trésor;
Certain beau sexe ne se laisse
Rien que tenter au son de l'or.
La vertu n'est plus qu'une sottise
Qu'insultent du matin au soir,
Les vieux, les jeunes, la cocotte,
Et les crevés en habit noir.

* *

Deux amis sont en contemplation devant une affiche de la maison Singer de New-York. Tout le monde connaît ces pancartes tape-à-l'œil, illustrées d'une S gigantesque, au milieu de laquelle une femme est assise.

— Sais-tu quand cette femme accouchera? demanda Eugène.

— Tu me la fais à l'oseille; comment veux-tu que je sache...

— Eh bien! elle accouchera dans quatre mois et demi.

— Comment cela?

— Ne vois-tu pas qu'elle est à moitié de sa grosse S?...

La paternité de cet horrible jeu de mots appartient à M. Vingtrinier. Qu'on se le dise.

* *

M. Grégeard est un riche fabricant de soieries, qui ne croit ni à Dieu ni à diable, et qui cependant est toujours fourré à l'église, prétendant que c'est bon genre et que cela pose dans les affaires.

De toutes les vertus, il ne croit qu'à celle de l'or et fait très-bon marché de celle de sa femme.

Il la surprend l'autre jour en tête-à-tête avec l'abbé le plus blond de la paroisse.

— Que fais-tu là? dit Grégeard courroucé.
— Tu le vois bien, mon ami, je me confesse.
— C'est différent. Si tu racontes tout, tu n'as pas encore fini.

Et Grégeard sortit, avec un sang-froid héroïque.

ARGUS.

LES MARIAGES DE RAISON

On nomme communément ainsi les unions qui s'accomplissent dans l'âge mûr. J'avoue, tout en félicitant ces vétérans du célibat de leur résolution tardive, que je n'y vois pas une lueur de raison; mais plutôt une nécessité impérieuse de sortir d'un genre de vie devenu insupportable.

La preuve que ces alliances décrépite et pour ainsi dire *in extremis* ne sont guère stimulées par la raison, c'est qu'un oncle se marie souvent pour désespérer ses neveux et qu'une vieille fille ne prend mari que pour en faire la tête de Turc de ses caprices. Sous le prétexte d'un mariage de raison, le vieux beau épouse sa cuisinière et la maîtresse de piano un étameur! Ainsi se pratique l'équilibre social. L'âge mûr ayant perdu le prestige d'autrefois, croit être obligé de faire des concessions à la jeunesse. On craint le ridicule et l'on s'y plonge jusqu'au cou. Ces mariages soi-disant de raison ne sont jamais dictés que par la faiblesse de caractère ou le dépit.

Pour faire un mariage sage, faites ce raisonnement: J'ai quarante ans et 50,000 francs de fortune; je dois épouser une femme d'un âge sérieux avec une dot équivalant à mon avoir. Il est bien trop évident que si vous prenez pour épouse une jeune tête qui ne rêve que bals et colifichets, votre intérieur sera bientôt une nouvelle édition de la misère de Job et du diadème de Ménélas.

Lorsqu'on est veuf avec des enfants, ne prendre femme que d'un certain âge; c'est encore à mon avis faire un mariage de raison.

Bilboquet a dit que le mariage est une loterie, c'est probable; mais combien il existe de joueurs malheureux par leur faute, grâce à l'indifférence qu'ils apportent dans cet acte si important.

S'ils considéraient le mariage à son vrai point de vue, s'ils daignaient consacrer à l'avenir quelques instants de réflexion, il ne leur serait pas réservé tant de déceptions.

On ne se pénètre pas assez de la gravité du mariage. Notre siècle, soi-disant progressif, l'a assimilé aux transactions ordinaires de la vie, avec cette précipitation fébrile qui nous fait envisager la prudence comme une perte de temps. Un beau jour l'idée vous prend de vous marier, vous passez procuration à un ami et il traite cette affaire en huit jours. Pensez-vous faire preuve de bon sens en trafiquant de votre bonheur avec une semblable légèreté?

Un veuf, auquel je demandais pourquoi il restait sans reprendre femme, me répondit sentencieusement: « Ma défunte avait trop de qualités, jamais je ne trouverais son égale. »

Regrets touchants, mais qui s'effacent.

Un autre veuf, à qui j'adressais la même question, me tourna le dos en murmurant: *Chat échaudé craint l'eau froide.*

Prudence exagérée que le temps détruira.

Ces deux endurcis ne tarderont pas à jeter au vent leur douleur ou leur crainte. Ils se remarieront, soyez-en certains.

La raison en est toute simple: le veuf a d'autant plus de tendance à contracter une nouvelle union, que le mariage a rempli une partie de sa vie. Par la force de l'habitude, c'est son existence pour ainsi dire obligée, la seule conforme à ses goûts, à sa manière de vivre.

Généralement les veufs recherchent en mariage les jeunes filles. C'est une grande faute dont ils ne tardent guère à se repentir. La différence d'âge et de vues trouble souvent la paix du foyer.

Mais plus grande encore est la sottise de la veuve d'un âge mûr qui épouse un jeune homme. Oh! alors c'est créer pour tous les deux un supplice permanent. Il est fort rare que l'époux respecte sa femme dans ses paroles si ce n'est dans ses actes.

Aiguillonnée par la jalousie, l'épouse rend la vie commune impossible; les reproches les plus amers assaillent le mari, qui entend chaque jour sa moitié faire le panégyrique du défunt comparé à la noirceur du second; ce parallèle l'exaspère, et voilà la guerre à outrance.

En matière de mariage, le parti le plus sage, pour les veufs, c'est d'assortir autant que possible l'âge et la condition, principalement lorsqu'on touche à la maturité. Le veuvage modifie beaucoup l'idée première du mariage; il est donc logique et convenable de s'unir entre veufs, si ce n'est dans des cas d'exception suffisamment motivés.

Nous sommes à même de nous rendre compte de l'engouement dont sont atteintes certaines veuves, frisant la quarantaine et possédant une brillante dot.

Presque toutes demandent à grands cris à se mésallier au point de vue de l'âge du futur. J'ai de la fortune pour deux, s'écrient-elles, que m'importe s'il n'a rien.

C'est peut-être philanthropique, mais ce n'est guère édifiant, et surtout peu prudent, à en juger par la foule de jeunes oisifs qui recherchent ces sortes d'aubaines.

Il vous répugne, mesdames, d'épouser un homme de votre âge, parce que vous le supposez perclus de rhumatismes, casanier ou avare. Tant mieux, raison de plus pour en faire votre époux; il n'engloutira pas votre dot en festoyant hors du logis.

Les alliances entre veufs, lorsqu'il y a des enfants, sont les seules véritablement, complètement morales. L'amour paternel et maternel se confondent, les préférences mutuelles s'effacent et chaque enfant a sa part égale de tendresse. Tandis qu'une marâtre, dès qu'elle est mère pour la première fois, déteste cordialement les enfants d'un autre lit.

Il y a fort peu d'exceptions à cette anomalie.

J.-M. GUBIAN.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

(Suite).

A dix heures du matin nous partîmes du fort des Perches, laissant la 8^e compagnie comme dépôt.

Tous nos amis nous attendaient à la gare pour nous souhaiter bonne chance et prompt retour. Ces marques de sympathie nous remuaient le cœur, car on pressentait que pour beaucoup d'entre nous c'était un dernier et suprême adieu!...

Cette scène fut courte mais poignante. Puis, l'insouciance de toute cette ardente jeunesse vint bientôt faire diversion; ce fut en chantant que les mobiles du Rhône grimperent en wagons. En route.

Mulhouse!

La traversée de cette ville fut pour nous une magnifique ovation. Toute la population s'était massée sur notre passage et nous saluait des cris de vive la France.

Ne laissez pas revenir les Prussiens, disaient surtout les femmes; ils nous ont trop fait du mal!... Et ils ne sont restés que trois jours!...

Quelques mobiles leur promettaient de les défendre jusqu'à la mort.

D'autres les gaussaient en leur demandant:

— Sont-ils jolis garçons?

— Savez-vous s'ils sont amoureux?

— Sont-ils forts à la baïonnette?

Et une foule d'autres questions plus graveleuses.

Malgré cette avalanche de gauloises, ces braves gens ne cessaient de nous acclamer jusqu'à notre sortie de la ville.

Le train ralentit sa marche: qu'y a-t-il de cassé?

Rien. Mais la voie ayant été coupée par l'ennemi, et tout récemment réparée, il faut aller doucement. Les oscillations deviennent plus rapides, donc le danger a disparu.

Le convoi s'enfonce dans un grand bois.

Par les portières, officiers et mobiles déchargent leur fusil. On veut essayer ces fameuses *tabatières*.

Ce divertissement eut de bien funestes conséquences, car, en arrivant à Colmar, le commandant reçut une dépêche l'informant qu'un coup de feu avait grièvement blessé à la cuisse un enfant de six ans, qui gardait des vaches dans le bois.

Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que tout le monde fut peiné de cet accident, et se promit d'être plus prudent à l'avenir.

Colmar! beugle le chef de train.

Nous voici dans la cour de la gare.

Combien de temps allons-nous rester là? une demi-heure?

Nos officiers ne sont pas si pressés que ça.

Nous patientons trois mortelles heures. Nous allons nous fâcher, quand nous vîmes poindre à l'horizon un régiment de... bidons pleins d'un vin blanc du cru, offert par les dames de la ville.

Quelle idée lumineuse ont eue ces braves femmes!...

Deux bidons de huit litres, par escouade, nous eurent bientôt mis en belle humeur.

Le bataillon fit son entrée à Colmar, musique en tête.

Ce fut encore pour nous une marche triomphale. L'enthousiasme était à son comble. Les vivats se confondaient, les chapeaux et les képis s'élevaient dans l'air. Que d'espérance il y avait dans tous les cœurs!...

On nous assigna comme logement une caserne nouvellement construite; mais le soir, malgré la consigne, les deux tiers du bataillon étaient en train de souper chez les habitants. Ceux-ci avaient spontanément invité les mobiles, et la nuit se passa dans les vignes du seigneur.

Le lendemain dimanche, à cinq heures du matin, on sonna le réveil. Malgré les trainards, demi-heure après nous avions saisi à dos et nous quittions ce pays de cocagne. Certaines oreilles chastes durent bien souffrir, car les refrains que nous chantions en chœur, en marchant, n'avaient rien de commun avec les cantiques de Lourdes. Ah! voyez-vous, ce vin blanc!... ça vous raidit, je ne vous dis que ça.

Pendant le trajet de Colmar à Neuf-Brisach (16 kilomètres), plusieurs mobiles se firent trimballer en véhicules, d'autres mirent leur sac sur une voiture de notre capitaine, un bon enfant, celui-là, ce qui n'était pas de luxe, car la mauvaise organisation de l'équipement rendait notre marche bien pénible.

A six kilomètres de Neuf-Brisach nous fîmes halte dans un bois.

Afin de prévenir toute surprise, on détacha dans les fourrés quelques hommes en tirailleurs et nous continuâmes notre route.

Une compagnie des mobiles du Haut-Rhin se joignit à nous, ou du moins vint à notre rencontre depuis Neuf-Brisach.

Leur capitaine nous les cita comme des modèles de bravoure et d'obéissance passive. Son allocution fut débitée avec un tel air et sur un tel ton, à notre adresse, qu'il était évident que la lettre de Rochas avait porté ses fruits.

L'avenir vint confirmer nos prévisions et nos craintes.

Bref, nous fîmes notre entrée à Neuf-Brisach, toujours musique au tête.

Quelle réception dans la réception!...

On nous fit quitter nos sacs et on nous accorda deux heures de repos, avant de nous passer en revue à midi, sur la place d'armes.

(La suite au prochain numéro.)

C. PEYRON



REVUE THÉÂTRALE

C'est avec un religieux empressement que je collectionne tous les hauts faits et petits gestes du Surintendant de nos déplorables.

Combien même je regrette qu'on ait égaré l'embouchure de la trompette de la Renommée!

Je me hâterais d'emprunter son instrument à la bruyante déesse, afin de proclamer le nom de M. Senterre jusqu'aux confins de notre hémisphère.

Quand je songe qu'il existe, de par le globe, quelques peuplades assez déshéritées pour n'avoir jamais ouï parler de ce Martial, unique au monde, je sens mes yeux s'humecter de larmes attendries.

Pauvres sauvages! infortunés cannibales! vous en êtes encore à adorer un grand Manitou quelconque, alors que nous pourrions vous céder « au moins offrant et premier enchérisseur » un être surhumain, qui chaque jour renouvelle ce miracle : de faire avaler aux Lyonnais plus de couleuvres, de crapauds et de chats, que tous ses prédécesseurs réunis.

Il paraît même que l'illustre personnage commence à se blaser à notre endroit.

Après avoir dompté chez nous public et abonnés, cet impresario à poigne, mis en goût par ses premiers triomphes, s'est décidé à agrandir la scène de ses exploits.

A quoi servirait, je vous le demande, d'être un Jupiter lyrique, si l'on n'éblouissait de ses rayons que M^{lle} Adéline-Salomé?

Enflammé par l'exemple de M. Ducros (de la Marne), qui après de retentissants débuts à Saint-Etienne, vint opérer à Lyon; M. Senterre se jugeant suffisamment apprécié à Lyon a voulu, lui aussi, fonctionner à Saint-Etienne.

Notre confrère, le *Mémorial de la Loire*, nous a transmis le récit ébahissant de la truculente et homérique farce, que M. Martial a jouée au bénéfice..... pardon, au préjudice des Stéphanois.

Voici les faits dans toute leur éloquente simplicité :

Un concert s'organise dans le chef-lieu du département de la Loire, au profit des familles des réservistes.

Notre excellente contralto, M^{me} Léawington, prête sponta-

nément et gracieusement son concours avec la permission de M. Senterre, qui se retranche cependant derrière le veto suprême de M. le préfet du Rhône.

M. le préfet de la Loire, en présence du but charitable et patriotique de la fête, s'empresse de télégraphier à notre Administrateur pour le prier de vouloir bien donner son autorisation.

Or, ne se trouve-t-il pas que M. le préfet du Rhône répond cette chose très-logique : qu'il accorderait avec plaisir son autorisation s'il avait à la donner, mais qu'on n'en a nul besoin, cette question théâtrale lui étant absolument étrangère.

Inutile d'ajouter que pendant ce temps-là, le facétieux Martial empêchait M^{me} Léawington de partir, sous prétexte que M. le préfet du Rhône refusait son assentiment.

Hein! comment trouvez-vous cette petite manigance, cette ingénieuse combinaison?

Le diable m'emporte! si je croyais à la métempsychose; j'affirmerais que l'âme de Machiavel a transmigré dans le corps de notre impresario.

Et dire que je m'imaginai sottement connaître à fond cet homme pyramidal! Triple niais... que je suis; est-il possible de se fourrer plus majestueusement le doigt dans l'œil!

C'est égal, à la place de M. Welche, je ne serais pas tranquille. Je verrais constamment un procès de Damoclès suspendu sur ma tête.

Quelle imprudence! expédier un télégramme infirmant les assertions de M. Senterre!

Avez-vous bien pesé, M. le préfet, toute la gravité d'un acte pareil?

Vous n'avez donc pas réfléchi que M. Martial atteint dans sa considération, fouissé dans ce qu'il a de plus cher, sa subvention, allait vous actionner en dommages et intérêts?

A un simple M. Ballay l'on ne demande que *trois cent mille francs* par dépêche; mais à un préfet, conseiller d'Etat!... les Arabes doublés des Romains n'ont pas inventé assez de chiffres pour formuler l'indemnité qui va vous être réclamée.

Monsieur le préfet, apprêtez votre tire-lire.

Et vous, M. le directeur, avouez qu'on vous a changé en nourrice; ce n'est pas « Senterre » que vous vous nommez, mais bien *Nicolet*, car je vois que décidément chez vous « c'est toujours de plus fort en plus fort! »

Aussi, tout en vous suppliant d'agréer mes excuses pour la comparaison que je vais me permettre, je prends la liberté de vous rappeler un tout petit proverbe, que vous semblez ignorer :

Tant va le MARTIAL à l'eau, qu'à la fin il se casse!

C'est la grâce que je vous souhaite! Ainsi soit-il!

Je reçois d'un de mes lecteurs, qui me dit avoir longtemps habité Paris, une lettre fort courtoise d'ailleurs, me reprochant la sévérité avec laquelle j'ai jugé M. Monjauze dans ma précédente critique théâtrale.

Mon honorable correspondant, à l'appui de sa protestation, me rappelle « la glorieuse carrière lyrique de ce ténor, qui, pendant de longues années a fait les délices des Parisiens. »

Fort bien; mais à cela je n'ai qu'une chose à répondre : c'est que M. Monjauze aurait dû continuer à « faire les délices » de ceux qu'il enchantait jadis, au lieu de venir proposer à notre admiration les pitoyables vestiges d'une voix épuisée.

Je ne nie pas qu'on retrouve à certains moments chez cet artiste, de réelles mais trop anciennes marques de talent; absolument comme ces débris fossiles remontant aux époques antédiluviennes, et qu'un Cuvier quelconque affirme avoir appartenu à une race charmante, mais disparue.

En d'autres termes, je ne saurais admettre qu'on transforme notre première scène en un refuge pour les ténors démodés, les barytons fourbus, et les basses usées par la capitale.

J'aurais certainement été plus indulgent pour MM. Monjauze et consorts, si la belle période de leur carrière nous avait été consacrée.

Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer, en sens inverse, aux débutants qui viennent risquer sur notre Grand-Théâtre leurs premiers pas et leurs premières notes, et qui se plaignent ensuite de notre accueil décourageant.

Un peu de modestie, s'il vous plaît, mesdames et messieurs les commençants! débutez plus humblement ailleurs, et

Brives-la-Gaillarde ou Bagnères-de-Bigorre applaudiront avec plaisir votre talent naissant.

Veillez vous rappeler une fois pour toutes, que nous avons le droit d'être exigeants pour deux cent soixante mille francs.

Toutes ces vérités n'auraient même pas besoin d'être dites, si nous avions affaire à un directeur plus soucieux de gagner l'énorme subvention, qu'il empoche si gaillardement.

Théâtre du Gymnase. — Mardi passé, 26 septembre, première représentation d'une nouvelle élucubration du genre *Delacour-Hennequin*, qui tient à peu près dans l'art dramatique la place du *cri-cri* dans l'art musical.

Le *négociant théâtral* du quai Saint-Antoine, enregistre comme une victoire l'hilarité extorquée à quelques spectateurs par « l'inextricable entrecroisement d'imbroglios » qui constitue les *Dominos roses*.

Afin d'enrayer la marche envahissante de ce « phylloxera littéraire », je crois opportun de débiner le *truc* employé pour la perpétration de ces turpitudes dénuées de sens.

Le procédé est à la hauteur de toutes les intelligences... de l'asile de Bron.

En voici la formule :

« Inscrivez sur de longues et minces bandes de papier un certain nombre de mots, de phrases et de situations prises au hasard dans le *Chapeau de paille d'Italie*, — la *Cagnotte*, — la *Mariée du Mardi-Gras*, — *Les Trois Epiciers*.

« Enroulez vos alinéas sous forme de peloton, et jetez-les ensuite pêle-mêle avec une nichée de jeunes chats très-dégourdis, dans une corbeille quelconque.

« Agitez le peloton et les matous en bas-âge avant de vous en servir; puis, laissez mariner pendant vingt-quatre heures.

« Le lendemain, retirez l'embrouillamini enchevêtré par les félins; découpez en scènes et en actes, et servez... les *Trois Chapeaux* ou les *Dominos roses*. »

Je remercie donc chaleureusement M. Maurel de l'attention délicate qui l'a porté à nous prodiguer sur ses affiches cette consolation ineffable :

Par suite d'un traité avec les auteurs, la représentation de cet ouvrage n'est autorisée, à Lyon, que sur le Théâtre du Gymnase.

Ouf! nous l'échappons belle!

Vous voyez d'ici tous les théâtres de Lyon jouant aux *dominos... roses!*

Autant lire tout de suite l'*Echo de Fourvière!*

De deux maux, je demande à choisir le moindre.

Théâtre de la Renaissance. — « Croissez et multipliez, » a dit le Dieu de M. Senterre.

En conformité de ce divin précepte, l'ex-*Théâtre du Gymnase* guillotin, ex-*Folies lyonnaises*, ex-*Ambigu lyonnais*, ex-*Ren...* (pardon, pas encore), vient de se payer un quatrième avatar sous le vocable de *Théâtre de la Renaissance*.

Nos sincères compliments de condoléance à notre excellent et spirituel confrère de la presse locale, qui porte vaillamment le même nom.

GILDAS.

CORRESPONDANCE

J. FIQUENEL. — Et votre prose, quand? Nous attendons.

H.-S. — Prochainement.

BIDAULT. — Votre poésie paraîtra dans le numéro prochain.

Maurice de MARSCIT. — Votre récit est trop rabelaisien. Passera en gezzant les C. A dimanche.

R. BORISTE. — Le fond est très bon. La forme trop filandreuse. Découpez vos alinéas. Courage.

J. D...é. — Un journal satirique n'est pas une sacristie. Créez du gaulois, sans toutefois estropier la morale.

MAURIN à Messimy. — Toute lettre mérite une réponse.

Georges DICK. — Votre envoi contient des allusions politiques, qui nous attireraient un procès. Autre sujet.

Afred LEVAYER. — Trop polie et trop élégiaque. Ne pourra passer qu'avec force coupures. Travaillez sans vous décourager.

CORNIBUS. — Accepté sous quelques réserves. Continuez.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson